

CULTURE

Kubra Khademi, de l'Afghanistan à la France pour oublier la haine

« Les artistes en exil » (2/6). Ayant fui Kaboul, la performeuse et dessinatrice a réussi sa première exposition à Paris.

Par Philippe Dagen

Publié hier à 09h00, mis à jour à 11h44 · Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



Kubra Khademi, dans son atelier à la Fondation Fiminco, à Romainville (Seine-Saint-Denis), le 1er juillet 2021. BAUDOUIN POUR "LE MONDE"

Avant de parler de son histoire, Kubra Khademi tient à commencer par un préambule : « *Je dois d'abord dire qu'ici je travaille comme je le veux, et que je suis nourrie par mon propre travail. En Afghanistan, une vie comme la mienne est inimaginable parce que l'art n'y est pas considéré comme un travail sérieux. Tout au plus comme un divertissement. Quand je vivais à Kaboul, je travaillais comme décoratrice pour le cinéma et, dans ma chambre, j'avais aussi mon atelier : une table pour dessiner.* »

Dans cette chambre, elle a conçu et préparé *Armor*, la performance qui a provoqué, il y a six ans, son exil en région parisienne. Le 26 février 2015, après avoir retiré le manteau noir qui l'enveloppait, elle marche dans une rue de la capitale afghane, le corps enfermé dans une armure de métal qu'elle a fabriquée elle-même et dont les rondeurs exagèrent démesurément seins et fesses. C'est, pour cette jeune femme de 32 ans, le moyen le plus direct de dénoncer le pouvoir patriarcal et le harcèlement qu'elle subit, comme tant d'autres Afghanes, depuis son enfance.

Lire aussi | [La plasticienne Kubra Khademi utilise l'art pour dénoncer les abus de toutes sortes](#)

Les réactions des passants sont immédiates et brutales : ricanements, insultes, gestes obscènes. Des photographies en font foi. L'artiste a prévu de marcher dix minutes, mais elle doit accélérer le pas jusqu'au taxi dans lequel une amie l'attend. *« Il fallait que je fuie au plus vite. »* Dès le soir, elle assiste au déchaînement sur les réseaux sociaux locaux, aux appels à la vengeance et au meurtre. Ce degré de violence, elle ne l'a pas prévu. Elle doit se cacher chez des amis, sans pouvoir rentrer chez elle.

« Mes dessins, l'argent que j'avais gagné, tout est resté là-bas. »

Sur les conditions matérielles de son départ, elle ne peut en dire plus : *« Je m'y suis engagée. »* Très peu de temps après *Armor*, elle atterrit à Roissy. *« J'étais en plein choc. Quelqu'un – je ne peux pas dire qui – m'a accueillie et s'est chargé de moi pendant une semaine. Je suis arrivée un matin. L'après-midi, j'ai dormi. Le lendemain, la personne qui prenait soin de moi m'a conduit voir la tour Eiffel. C'était le seul monument que je connaissais à Paris »,* raconte-t-elle, en souriant. Le lendemain de cette première initiation, elle sort, seule cette fois, jusqu'au Palais de Tokyo. *« On m'avait donné une grande liste des musées que je devais aller visiter et des expositions qu'il ne fallait pas manquer. »*

Exister comme artiste

Pour régulariser sa situation, l'artiste demande un statut de réfugié auprès de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra) et patiente dans la file d'attente, *« comme les autres demandeurs »,* à 4 heures devant la Préfecture de police. *« C'était bien que ça se passe ainsi. Les autres émigrants étaient dans une situation bien pire que la mienne... Eux étaient venus pour des raisons économiques et je ressentais leur terreur d'être refusés »,* se souvient l'artiste. Pour elle, en considération du motif et des circonstances de son arrivée en France, la décision ne faisait pas de doute.

Le problème de la langue se résout peu à peu grâce à l'attribution d'une bourse par l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne pour qu'elle suive des cours de français et des enseignements en histoire de l'art. *« Evidemment, je ne comprenais pas tout ce qui était dit, mais ce qui m'intéressait, je le comprenais quand même... »* Ces difficultés sont désormais loin derrière. Il lui restait à trouver comment exister comme artiste – être reconnue comme telle d'abord, ce qui ne fut pas le plus simple.

« Beaucoup de gens venaient à l'Atelier, des gens de toutes sortes, aussi bien des émigrants que des gens de musée. J'étais très bien là-bas »

Kubra Khademi, connue en Occident à cause d'*Armor*, est invitée à un festival de performances en Catalogne. Mais elle s'aperçoit vite des dangers de cette notoriété. *« Il y a eu des gens qui pensaient que je n'avais rien fait d'autre, que je n'étais pas vraiment une artiste. Ils ne savaient pas que je dessinais »,* souligne-t-elle. La rencontre décisive est celle de la metteuse en scène Judith Depaule, qui fonde en 2017, avec Ariel Cypel, l'Atelier des artistes en exil (AAE), devenu aussitôt un lieu essentiel pour celles et ceux qui doivent fuir leur pays d'origine et cherchent comment créer en France, quel que soit leur mode d'expression.

Hostilité présente

Kubra Khademi aime à rappeler qu'elle est la première à y avoir un atelier, dès l'ouverture. Elle y dispose enfin d'un espace pour dessiner et préparer de nouvelles performances. Pour montrer son

travail, aussi. « *Beaucoup de gens venaient à l'Atelier, des gens de toutes sortes, aussi bien des émigrants que des gens de musée. J'étais très bien là-bas* », observe la jeune femme. Elle est ensuite accueillie par la Fondation Fimincó, à Romainville (Seine-Saint-Denis), où elle prépare sa première exposition personnelle de gouaches dans une galerie parisienne, qui a eu lieu au début de cette année, avec succès.

Tout va bien, donc ? « *La haine contre moi n'est pas finie dans mon pays. Il y a toujours des messages sur les réseaux sociaux et ma famille est rejetée* », confie-t-elle. Sa parole se précipite : « *J'ai été tuée mille fois dans mon pays... tuée de mille façons. On me traite de perverse, de personne dangereuse. J'en suis malade.* » De son prochain atelier-logement en région parisienne, elle préfère que l'adresse ne soit pas publiée, « *par sécurité* ».

Elle raconte l'hostilité présente, même dans son pays d'accueil. Un jour, c'est un migrant afghan croisé par hasard qui la reconnaît dans le métro – « *Mon visage est très connu là-bas* » – et l'insulte jusqu'à ce qu'elle menace d'appeler la police. Un autre, un écrivain, lui aussi afghan et lui-même réfugié, lui reproche sa minijupe – « *C'était le signe de ma liberté nouvelle que de pouvoir en porter une* », dit-elle – et mêle à ses accusations d'immoralité des remarques racistes parce qu'elle a des relations amicales avec des danseurs africains qui répètent à l'AAE. « *Je reçois aussi des menaces de gens qui habitent ici* », insiste-t-elle en donnant des exemples.

« *Je ne souhaite à personne de connaître ce que j'ai connu. Je suis cassée par ce qui s'est passé et je ne sais pas si ça se réparera. Ce sera très lent. J'espère qu'un jour je serai capable d'en rire, mais, pour le moment, je ne peux pas* », glisse l'artiste. En serait-il de même si elle partait pour un autre pays ? « *Bien sûr, ce serait pareil ailleurs. Et puis partir, pourquoi ? Je ne veux pas partir. Je veux mourir ici. Ma vie est ici parce que c'est ici que la vie m'a été donnée.* »

🔊 Retrouvez [tous les épisodes de la série « Les artistes en exil »](#) ici

Philippe Dagen

Services

CODES PROMOS

avec Global Savings Group

- Cultura : livraison offerte dès 35€ d'achats
- Code promo Amazon : -30% sur une vaste sélection d'articles
- Code promo Canal Plus : -10% sur le Pack L'intégrale
- Code promo Apple : -20% sur une sélection d'iPhones reconditionnés
- Netflix : profitez du 1er mois d'abonnement gratuit
- Son-video.com : livraison gratuite dès 50€ d'achats
- Fnac : 5% d'avantages sur les livres

[Tous les codes promos](#)